

Au coeur du sujet. Imaginaire du gène de Jean-François
Chassay

Olivier Ammour-Mayeur

Numéro 252, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77995ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ammour-Mayeur, O. (2015). Compte rendu de [*Au coeur du sujet. Imaginaire du gène* de Jean-François Chassay]. *Spirale*, (252), 14–15.

« Qui sont-je ? »

L'Être entre sciences et littérature

PAR OLIVIER AMMOUR-MAYEUR

AU CŒUR DU SUJET. IMAGINAIRE DU GÈNE

de Jean-François Chassay

Le Quartanier, « Erres Essais », 382 p.

Rappelons, en introduction, que les mots du titre entre guillemets ont été écrits par Hélène Cixous afin de rappeler que personne, jamais, n'adhère parfaitement à ce que l'on nomme « identité ». Or, l'essai de Jean-François Chassay entend poser très précisément une question similaire, que l'on pourrait reformuler ainsi : à quels « je » nous renvoient donc les imaginaires littéraires du gène ? La pluralisation cixousienne du « je » importe ici, car, aussi bien dans les questions posées par le livre que dans le vaste corpus traversé par le critique, parvenu en fin de parcours, le lecteur ne peut que constater que la forme singulière employée en titre d'ouvrage, *Au cœur du sujet. Imaginaire du gène*, dissimule en réalité une pluralité de réponses, et, par suite, de sujets.

Cet ouvrage vient approfondir des recherches entreprises par Jean-François Chassay depuis plus de dix ans maintenant. Dès 2003, en effet, l'auteur publiait chez Liber deux ouvrages : une bibliographie intitulée *La science des écrivains* et un essai qui commençait à creuser le sillon : *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*. Plus particulièrement, ce nouvel ouvrage développe deux arguments ébauchés précédemment : « Vertiges du double », paru dans *Si la science m'était contée* aux Éditions du Seuil en 2009, et « Savoir évoluer. De Darwin à l'ADN, au jeu de meccano », publié en 2011 dans *La littérature à l'éprouvette* aux Éditions du Boréal.

VERTIGES DU SAVOIR

Dans la présente étude, ce ne sont pas moins de vingt ouvrages de fiction qui sont analysés. Œuvres qui traversent aussi bien les époques que les cultures. Et les références scientifiques ne sont pas moins nombreuses puisqu'on y croise entre autres Darwin, Stephen Jay Gould, Canguilhem, et surtout Jean Claude Ameisen, référence incontournable des ouvrages de Chassay. L'érudition de l'auteur donne parfois le vertige, tant il navigue depuis des œuvres emblématiques du XIX^e siècle français, comme le *Tribulat Bonhomet* (1887) de Villiers de l'Isle-Adam ou *Les gestes* (1901) de Paul Bourget, vers celles de la littérature mondiale du XX^e siècle.

On n'en citera que quelques-unes parmi celles analysées : *Prodigieuses créatures* de Tracy Chevalier, *Dune* de Franck Herbert, *Auprès de moi toujours* de Kazuo Ishiguro, *Parfum de glace* de Ogawa Yoko ou encore les œuvres du prix Nobel Oe Kenzaburo. Cependant, le corpus traversé ne s'arrête pas là, puisque le lecteur est par ailleurs mis en présence d'œuvres beaucoup moins connues, voire tombées dans l'oubli – et parfois pour d'excellentes raisons. Cependant, celles-ci viennent éclairer par contraste les positions théoriques



du critique, de même que les évolutions en termes de positionnements éthiques de la science. Ainsi, dans le deuxième chapitre du livre, « La dégénérescence dans tous ses états », faisant suite à un chapitre introductif à la question généticienne d'un point de vue généraliste, Chassay offre au lecteur un aperçu des élucubrations hygiénistes et eugénistes du XIX^e siècle. Là où le chapitre trouble passablement, c'est dans la confrontation qu'il offre entre des textes délirants d'auteurs « haut perchés » et ceux produits, à la même époque, par des

personnalités alors considérées comme « scientifiques ». Le chapitre débute d'ailleurs par un exergue d'un certain Charles Binet-Sanglé (médecin et psychologue), qui donne le ton : « *Les alcooliques sèment à pleine vésicule les enfants du samedi, de la Noël et du 14 juillet, dégénérés redoutables, graines d'infirmités, de phthisiques, de bandits, d'anarchistes et de religieux.* » Tout un programme, fréquemment partagé à l'époque par les milieux bourgeois. Discours qui, comme l'analyse dans le détail l'essayiste, justifie, lors de son émergence au XIX^e siècle, toutes les théories relatives à l'eugénisme. Le chapitre 3 poursuit ce constat, dans la mise en regard d'un essai « scientifique » (j'emploie les guillemets sciemment), *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives*, publié en 1857 par Bénédicte Augustin Morel, avec un écrit rédigé par un certain Pierre Roux, catalogué par Raymond Queneau parmi les fous littéraires dans son ouvrage *Les enfants du limon*. Chassay le qualifie d'ailleurs ainsi : « *Il semble le nec plus ultra du fou littéraire.* » En effet, Roux est l'auteur d'un ouvrage de 482 pages, intitulé *Traité de la science de Dieu* et paru la même année que l'essai de Morel. Que l'on me permette de reprendre une citation extraite par Chassay dudit traité, qui en dit long, là encore, sur le système de pensée défendu par son auteur : « *La grosseur du membre viril est proportionnelle à l'impureté de l'être ; [...] cette grosseur augmente à mesure qu'on descend l'échelle des êtres, ou l'échelle humaine, ou en allant du nord au midi. Ce sont les hommes crocodiles ou bruts, et les peuples sauvages, qui ont le membre viril le plus gros.* »

LÀ OÙ IL N'Y A PAS DE GÈNES, IL N'Y A PAS DE LITTÉRATURE

Ce qui aujourd'hui fait sourire (jaune) était en réalité pris très au sérieux à l'époque. Jean-François Chassay fait d'ailleurs le commentaire suivant de ce passage : « *Cette échelle humaine dont on descendrait les échelons du "nord au midi" correspond bien à un certain consensus qui attribue, depuis les thèses de Joseph Gobineau, une supériorité aux races nordiques.* » Consensus qui a, par

ailleurs, justifié tous les discours coloniaux. Or, c'est non moins afin d'interroger les dérives racistes que semblent générer par elles-mêmes les théories hygiénistes et eugénistes que l'essai de Chassay entend brosser un panorama mondial de l'imaginaire du gène. D'une certaine façon, en effet, la critique qui perdure au fil des siècles envers les créateurs de tout poil rejoint, d'une certaine manière, celle qui se ressasse depuis non moins longtemps en ce qui concerne la préservation de la pureté culturelle – souvent comprise comme parangon de la phantasmagorie pureté « raciale ». Dès lors, une partie du corpus étudié dans l'essai aborde cette question sous un angle ou un autre. Ainsi en va-t-il, entre autres, de *Auprès de moi toujours* de Ishiguro et de *The Secret* d'Eva Hoffman. D'un côté une société dystopique dans laquelle des clones sont créés à des fins thérapeutiques, mais sans tenir compte de l'individualité de ces derniers ; de l'autre, un couple qui, à des fins économiques, se crée une famille de monstres. Dans les deux cas – et il est plus sage ici de laisser le lecteur aller voir de plus près les nombreux autres cas de figure abordés dans *Au cœur du sujet* – sont soulevées en même temps les questions d'éthique, de morale, de normalité et même celles des fondements de l'humanité. Ainsi, se pourrait-il que les clones soient des humains comme les autres ? Les « monstres » sont-ils vraiment des erreurs de la nature ? En d'autres termes, Chassay entrelace toujours de façon méthodique ces interrogations essentielles de la philosophie aux enjeux littéraires de la question scientifique.

Au fil des pages, il apparaît en effet que sans gènes, la question de la création artistique en général, et littéraire en particulier, ne saurait se poser. Pas de création sans une savante chimie biologique qui octroie au cerveau humain le modèle opératoire qu'on lui connaît aujourd'hui. Et, donc, la capacité créatrice qui est la sienne à partir des données du monde qui le voit émerger. En effet, ce qui sous-tend en permanence l'ensemble de ces pages est résumé par l'auteur lui-même : « *La fiction montre comment à travers le gène on peut penser le monde contemporain, au-delà d'un simple décalque de la réalité scientifique. Car elle n'explique pas la science du*

vivant, mais peut se développer à partir de ce que celle-ci implique. Une lecture du gène, comme ce livre a voulu l'exprimer, dépasse largement les murs des laboratoires » (l'auteur souligne).

Enfin, pour terminer, il reste essentiel de signaler que si ce « *cœur du sujet* » recèle autant de cœur, justement, et ne relève pas seulement du mental, c'est sans doute parce qu'en toile de fond du travail herméneutique auquel il participe, le lecteur ne peut manquer de garder en mémoire que le texte en question s'offre aussi en tant qu'autoportrait intellectuel. Jean-François Chassay le signale dès l'avant-propos : « *Sans les problèmes que doit supporter ma fille, dont on verra parfois des échos dans certains chapitres, Au cœur du sujet aurait existé, mais il aurait à coup sûr été plus exclusivement cérébral. En tout cas moins subjectif.* » Et c'est sans doute là que le livre touche davantage au but, si cela était encore possible : il met parfaitement en lumière par son parcours richement documenté que, aussi bien en sciences humaines qu'en sciences dites exactes, le caractère « subjectif » conserve toujours une part, consciente ou non, dans l'élaboration de la réflexion. Une recherche ne se construit jamais depuis une *objectivité radicale* exempte de constructions sociales ou d'adhésions culturelles, voire doctrinales, qui informent le regard de tout chercheur. En la matière, les textes des hygiénistes cités tout au long des chapitres en sont d'exemplaires révélateurs. Du même geste, pour conclure sur une réflexion de Jean-François Chassay : « *D'une certaine manière, la fiction sur le gène renforce cette dimension en renvoyant de manière explicite le lecteur à lui-même, à ce qui le structure et le détermine.* » Une littérature pensée en tant que révélatrice de notre héritage génétique, donc, et réciproquement. Ou, pour le dire autrement, la littérature devient l'incontournable intermédiaire nous permettant de mettre à distance un ensemble de préconçus impensés, véhiculé par une certaine culture scientifique parfois trop sûre d'elle-même, afin de remettre en perspective notre appartenance individuelle à l'espèce humaine. ⊥